

.

Prédication — 1er novembre 2026

Textes du jour, lus depuis la traduction Segond 21 :

- Apocalypse Ch7, 2-4 puis 9-14
- Jean Ch3, 1-3
- Matthieu Ch5, 1-12a

INTRODUCTION

Heureux, heureux, heureux… Par 9 fois ce mot a sonné à nos oreilles à la lecture de ce texte de l'évangile de Matthieu, première partie du sermon sur la montagne que l'on nomme « Les Béatitudes » (du mot *béat* dont le sens a glissé dans la langue au fil des siècles, passant de « bienheureux, comblé par la grâce divine » à un état de satisfaction presque niaise ou passive). Un texte fondamental de la foi chrétienne par sa profondeur spirituelle. Un passage qui présente Jésus enseignant les foules et proclamant « HEUREUX » les pauvres de cœur, les doux, les affamés de justice ou encore les artisans de paix, traçant ainsi le chemin de la béatitude chrétienne.

Un appel à être heureux qui fait rêver : ne sommes-nous pas tous en quête de cet état ? Tant les disciples et les foules de l'ancien temps que nous autres chrétiens du XXIe siècle, cette aspiration universelle traverse le temps et les peuples.
Mais c'est aussi un mot qui peut parfois sonner un peu creux ou galvaudé à nos oreilles dans notre vocabulaire contemporain.

En effet, ce mot a complètement envahi notre imaginaire et notre espace public, on le trouve un peu partout, utilisé pour un peu tout. Dans les livres de développement personnel, dans les photos tout sourire sur les réseaux sociaux, dans l'universalité de la recherche du bonheur ou à la fin des contes de fées : *« ils vécurent heureux et eurent de nombreux enfants »*. Ce mot se trouve d'ailleurs dans la liste restreinte des environ 1500 mots de la liste dite du « français fondamental » qui regroupe l'ensemble des mots répertoriés comme étant les plus couramment

utilisés dans notre quotidien. Tout comme le mot *bonheur*, son voisin immédiat en termes de sens.

I. LE PIÈGE DE LA PLÉNITUDE ARTIFICIELLE

« Et vous, le bonheur, vous l'imaginez comment ? » nous disait la publicité du Club Med en 2013. La réponse était alors toute simple pour les publicitaires de l'entreprise, à grands renforts d'images de personnes vivant « leur meilleure vie » sur des îles paradisiaques de sable blanc, entre un swing de golf et une soirée plancha. Mais finalement, si nous retournons la question à nous-même, est-ce si facile d'y répondre ?
Et toi, le bonheur, tu l'imagines comment ? Es-tu heureux ?

Quelque chose qui m'est venu en méditant cette question, c'est ce paradoxe saisissant de notre époque : d'un côté une injonction permanente à aller tout le temps bien, afficher en permanence le bonheur et la réussite et d'un autre côté la réalité de nos détresses. La consommation d'antidépresseurs suit une augmentation constante. En France, la consommation constante de traitements antidépresseurs, touchant des millions de personnes, y compris de plus en plus de jeunes, vient percuter ce vernis de plénitude artificielle.
Ce n'est pas un constat pour juger, c'est le révélateur d'une société qui épuise les corps et les âmes en voulant leur imposer un bonheur en kit, un bonheur de façade. C'est le signe d'une souffrance bien réelle qui se cache derrière les sourires sur commande.
C'est précisément là que Jésus rejoint l'humain par l'un de ces enseignements des Béatitudes : *« Heureux ceux qui pleurent »*, car Dieu ne nie pas la douleur, il promet d'être celui qui console. Il est celui vers qui tu peux te tourner, sans masque social, sans filtre Instagram.

En effet, nous vivons dans une société qui aujourd'hui met en position centrale une exigence de bonheur intégral dans tous les aspects de notre vie, auxquels nous ne pouvons déroger. Et même plus encore, une exigence de notre bonheur individuel, de notre pleine et entière satisfaction personnelle pour être enfin dans cet état recherché : heureux.

C'est là le sujet : un état recherché et jamais vraiment atteint, qui se trouve peut-être au bout d'un chemin sinueux dont on ne voit pas la fin. Comme le voyageur mourant de soif dans le désert qui aperçoit en mirage l'oasis au loin, sans jamais y parvenir. La fatigue contemporaine de la quête sans fin.
Ne sachant trop comment arriver à ce bonheur, nous tombons sans cesse dans le panneau des injonctions consuméristes qui nous entraînent dans un cycle sans fin : l'achat, la nouveauté vite obsolète ou démodée, la recherche d'une identité à travers des objets, ou encore la quête d'« expériences » marchandées contre des promesses de transformation intérieure et des moments inoubliables censés marquer un avant et un après. Pour mieux rechercher ensuite la prochaine expérience « encore meilleure », et sans cesse renouveler ce cycle vicieux.

Finalement, cela ressemble assez au mythe de Sisyphe, ce personnage de la mythologie grecque qui a eu l'audace de tromper les dieux. Puni par ceux-là mêmes, il doit pousser un immense rocher jusqu'au sommet d'une haute montagne. Mais à chaque fois qu'il arrive au

sommet, la pierre retombe inlassablement au pied de la pente, l'obligeant à recommencer encore et encore, pour l'éternité.

Oui, cette quête du bonheur par l'approche purement matérialiste ou égoïste, c'est comme chercher la grâce dans le court instant où le rocher se trouve dans un fragile équilibre, suspendu au sommet avant de dévaler de nouveau la pente. *« Savoure l'instant »*, nous dirait le slogan de Coca-Cola !

Ce vide que la société cherche à remplir par des objets, c'est ce que Jésus nomme la pauvreté d'esprit, ou dans la traduction lue aujourd'hui : *« Heureux ceux qui reconnaissent leur pauvreté spirituelle »*. Le drame moderne n'est pas d'être vide, c'est de refuser de l'être, de refuser d'admettre cette part de vide et de chercher à la remplir par de la camelote.

Déjà l'auteur de l'**Ecclésiaste (au chapitre 2)** dressait ce constat désabusé après avoir tout essayé :

« Alors j'ai considéré toutes mes entreprises et la peine que j'avais eue à les réaliser. Eh bien ! tout cela n'est que fumée, autant courir après le vent ! Les humains ne tirent aucun profit véritable de leur vie sous le soleil. »

Courir après le vent... Voilà où nous mène cette plénitude artificielle.

Accepter une part de vide... C'est peut-être là le grand tabou de notre époque et de notre société.

Nous fuyons le vide comme la peste. Dès qu'un moment creux se présente dans notre journée, hop, nous sortons notre smartphone pour le remplir. Dès qu'une frustration apparaît, nous cherchons à l'étouffer par un achat en ligne, une commande, une consommation. Nous avons érigé l'anesthésie de nos manques en art de vivre.

Le Christ nous invite exactement à l'inverse. Les Béatitudes ne s'adressent pas à ceux qui sont pleins d'eux-mêmes, repus, parfaits ou saturés de certitudes. Elles s'adressent à ceux qui acceptent de faire face à leur nudité : les pauvres d'esprit, ceux qui pleurent, ceux qui ont faim et soif.

Accepter une part de vide, ce n'est pas se résigner à être malheureux. C'est reconnaître humblement que nous sommes des êtres finis, limités, poreux. C'est admettre que nous ne pouvons pas tout contrôler, tout posséder, tout réussir. Mais surtout, c'est comprendre que ce vide en nous n'est pas qu'une imperfection : c'est l'espace exact que Dieu attend pour venir habiter. Un cœur déjà plein à craquer de ses propres réussites, de ses acquisitions et de ses certitudes ne laisse aucune place à la Grâce. La grâce ne peut se verser que dans des mains ouvertes, prêtes à recevoir.

II. DÉSIRER AUTRE CHOSE QUE LE PUREMENT MATÉRIEL

Et puis il y a un autre chemin, une autre approche du bonheur dont les contours se dessinent quand les mots de Jésus-Christ commencent à se frayer un chemin dans notre cœur.

Dans le texte original, le « heureux » de notre texte, c'est **μακάριος - makarios**.
Makarios qui signifie « heureux » en effet, ou « béni ». Ce terme est souvent associé à la notion de bonheur spirituel et de prospérité divine. Plus qu'un simple sentiment passager de joie, il exprime une condition d'épanouissement profond et stable découlant d'une relation vivante avec Dieu. Et dans la pensée hébraïque sous-jacente de l'époque, le terme équivalent est *Ashrey*, qui signifie **« En marche ! »** ou **« Debout ! »**. Ce n'est pas un état statique, c'est une mise en mouvement intérieure.

Et puis il y a aussi ces clins d'œil que nous pouvons accueillir comme des encouragements discrets et aimants. Par exemple, il y a un peu moins d'un mois, avec Ludivine, nous avons loué notre salle paroissiale — la nouvellement nommée **Salle Philippe Aubineau** — pour un grand repas familial. C'est en ouvrant le grand portail en bois orné d'une croix huguenote que j'ai prêté attention pour la première fois à une petite affiche A4, placée là pour qui passerait dans la rue et serait curieux de connaître un peu mieux ce protestantisme, derrière les murs. On peut y lire : **« La vie bonne est une vie sobre. »** Une phrase directement tirée de la quatrième conviction fondamentale de l'Église protestante unie de France, qui a toute sa place dans notre réflexion d'aujourd'hui :

« Être sobre, c'est un style de vie qui favorise le partage, la responsabilité, la simplicité. Loin de toute austérité étroite (Jésus s'est laissé traiter de glouton et de buveur !), c'est ne pas se laisser fasciner par la dépense ostentatoire, qu'elle soit d'énergie, de ressources naturelles, d'argent. C'est garder sur nos projets et nos œuvres, nos réussites et nos échecs, cette petite distance bienfaisante qu'on appelle l'humour ! »

J'avais là matière à méditer. Cette conviction de notre Église, c'est une autre définition du bonheur. La sobriété protestante n'est ni une punition, ni un renoncement triste. Elle est un allègement. Elle est joyeuse !

Quand Jésus proclame *« Heureux ceux qui ont faim et soif de justice »*, il ne cherche pas à éteindre notre désir. Il le déplace. La société de consommation détourne notre capacité de désir vers des objets qui s'usent et nous laissent vides. Jésus nous invite à canaliser cette faim vers ce qui construit la vie : la justice, la miséricorde, la vérité et le lien avec l'autre.

La sobriété, c'est simplement réaliser que nous sommes déjà assez remplis de l'amour de Dieu pour n'avoir plus besoin de nous encombrer de tous ces artifices creux.

III. LA LIBERTÉ DE LA GRÂCE FACE AU MARCHÉ — LA VRAIE BÉNÉDICTION

Dans une société où presque tout s'achète, se négocie ou se mérite par le travail et la performance, l'Évangile fait entendre une protestation radicale : celle de la **Grâce** (*Sola Gratia*). Une grâce qui bouleverse toutes nos logiques humaines.

Le marché nous vend un bonheur sous condition de ressources ou d'apparence. Jésus, lui, renverse les tables des marchands et les logiques humaines. Il ne pose aucune condition préalable. Il ne dit pas : *« Soyez parfaits et vous serez bénis »*, ni *« Achetez ceci et vous serez comblés »*.

Il prend le contre-pied exact de nos représentations :

- *Heureux ceux qui reconnaissent leur pauvreté spirituelle, car le Royaume des cieux est à eux !*
- *Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés !*
- *Heureux les doux, les affamés de justice, les artisans de paix !*

Réjouissons-nous, mes frères et sœurs, car cette grâce nous est offerte. Elle est libre face aux lois du marché, elle échappe même aux logiques humaines. C'est là que résonne la réponse faite à Nicodème dans le troisième chapitre de l'Évangile de Jean : **« Personne ne peut voir le règne de Dieu s'il ne naît de nouveau »** (Jean 3, 3). Nicodème était un notable, un homme plein de savoir, de statut et de certitudes. Et pourtant, Jésus lui dit qu'il faut tout recommencer. Le marché nous promet une illusion de renouvellement par l'achat d'un nouveau produit ou d'un nouveau modèle. L'Évangile, lui, nous offre une véritable renaissance spirituelle, gratuite et profonde.

Nous sommes appelés à une transformation permanente, une réforme permanente de nous-mêmes. Toujours nous questionner, toujours questionner ce qui nous est présenté : les fausses idoles, les désignations de boucs émissaires, et les fausses promesses de bonheur artificiel.

Par la Grâce, heureux nous pouvons être, car nous pouvons enfin poser ce rocher de Sisyphe. Nous pouvons sortir de la spirale sans fin.

Oui, heureux es-tu, toi qui acceptes de naître de nouveau, qui acceptes de lâcher les illusions pour recevoir, les mains ouvertes, la bénédiction qui te met debout, en mouvement, et te rend libre.

AMEN.